

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 101 (1956)
Heft: 10

Artikel: Notes sur le recrutement et la formation des cadres
Autor: Montfort, M.-H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342769>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ou moins grand nombre restaient dans leurs positions et continuaient courageusement le combat, apparemment insensibles au spectacle de leurs camarades qui détalait. Pour autant que leur nombre fût suffisant, c'est grâce à ces hommes impavides que l'on échappait à la catastrophe. Identifier et conserver leurs noms est un devoir particulier de chaque officier. Ce sont ces braves qui constituent l'épine dorsale de chaque unité ; ils déterminent sa véritable valeur combattive.

Secondement, les éléments les plus vulnérables à la panique étaient les formations des services des arrières, parce qu'en général moins aguerries, souvent moins consciencieuses dans l'exécution des mesures de sûreté ordonnées et plus exposées par leurs formations de travail serrées aux ondes de suggestion collective déclenchées par les chocs psychologiques. Les plus graves sources d'infection se cachaient dans les ramassis de détachés et de rescapés d'unités diverses, où pullulaient naturellement les froussards et les camouflés. Ces rassemblements doivent être à tout prix évités, ce qui est possible à l'expérience, même dans les situations les plus difficiles, si les officiers et les autres soldats courageux y vouent assez d'attention et y emploient leur énergie.

Major général HANS KISSEL (retraité),
de l'ancienne armée allemande.

(A suivre) (Traduit par le Lt.-Col. EMG. G. Rapp)

Notes sur le recrutement et la formation des cadres

« Donnez-nous des Hommes. Le reste viendra
de surcroît », Général CHANZY

Recruter et former des chefs : deux problèmes bien distincts, quoique étroitement liés, dépendants l'un de l'autre. Problèmes d'actualité... brûlante, dirions-nous, si le terme n'était pas quelque peu décoloré, et dont l'intérêt sort du

cadre trop strictement militaire pour atteindre à l'échelle civique et nationale. Ces questions de formation et de recrutement de nos cadres font parfois l'impression d'être traitées sous des points de vue insuffisamment larges. On oublie par trop de remonter aux sources. On parle de recruter des cadres, de former des cadres, sans se préoccuper de savoir ce que doivent être ces cadres, ni quelle instruction doit leur être donnée. Recruter des cadres est vite dit. Plus difficile est de fixer selon quelles normes et dans quels milieux il faut le faire ; plus difficile aussi de préciser la formation de base qui devra être la leur. Deux problèmes qui appellent deux solutions distinctes, toutes deux contenues en germe dans la réponse honnête à cette question qui sera notre point de départ : qu'est-ce que le chef ?

* * *

Qu'est-ce que le chef ? Un maître nous apporte une réponse éclatante : Saint-Exupéry. « Un chef », dit-il, « c'est celui qui nous attire au lieu d'acheter, comme un octroi de faveur, l'acceptation de notre aide ». Cette définition du chef « séducteur », entraîneur, est certes bien la plus juste dans sa simplicité. C'est celle en tout cas à laquelle se sont ralliés tous les philosophes — anciens et modernes —, tous les analystes qui se sont penchés sur les qualités exigées par le commandement. Or, le don d'entraînement est une qualité qui relève, certes de l'intelligence, mais plus encore peut-être du caractère. Dès l'abord, nous voyons ainsi se manifester importante au plus haut point — Foch l'a proclamé — la nécessité impérieuse du *caractère* du chef, de la « substance » du chef, selon le mot d'un philosophe qui précisait violemment : « Nous avons failli crever en France de l'intelligence sans substance ». Loin de nous, certes, l'idée de nier l'importance du rôle de l'intelligence dans le commandement militaire. Nous la savons indispensable à embrasser tous les éléments de la décision, essentielle au jugement, capitale donc. Reste qu'il y a danger, et un danger qui, selon les dires de von Seeckt, n'a pas toujours été évité,

à lui donner la primauté sur le caractère. Dans ses « Gedanken eines Soldaten », le créateur de la Reichswehr du Traité de Versailles note lapidairement — et il sait, en écrivant ces mots qu'il reste dans la ligne de Scharnhorst — : « La volonté émanant du caractère, le caractère est plus important pour l'homme d'action que l'intelligence, laquelle, sans volonté, ne présente pas de valeur ». Les connaissances mêmes, acquises par la vertu de l'intelligence ou de la mémoire, ne font pas la valeur de l'homme ; Saint-Exupéry nous le rappelle encore : « L'erreur est de confondre la qualité morale de l'homme avec ce qu'une éducation valable a néanmoins réussi, pour une certaine part, à tirer de lui ».

Importance première à accorder au caractère du chef, secondaire à son intelligence. Telle est la conclusion à laquelle nous parvenons en ce début d'analyse. Importance du caractère qui prend le pas sur une intelligence que nous savons demeurer pourtant indispensable. N'est-ce pas le général Debeney qui écrivait : « Quelle que soit la place que tient, dans la vie d'un homme, sa valeur intellectuelle, cette place n'est pas la première : le jugement et le caractère ont le pas sur l'intelligence ». Opinion partagée par le général Weygand.

Ce compromis caractère-intelligence fera-t-il fatalement le chef ? Gardons-nous de le croire. Le maréchal Marmont a écrit quelque part que l'autorité tient à des causes mystérieuses qui sont au-dessus de notre esprit. Il a sans nul doute raison, car tous nous avons rencontré un jour le chef que tout semblait promettre aux plus magnifiques réussites et dont chaque tentative devant la troupe se soldait par un échec ; tous, inversement, nous avons rencontré le chef aux qualités apparemment moyennes et aux réussites inexplicables. Le compromis caractère-intelligence ne fera pas le chef, mais il en sera un des éléments les plus évidemment actifs, la garantie la plus sûre d'une réussite possible.

Où et comment dépister, puis recruter ce chef en puissance, cet homme de caractère et, de surcroît, intelligent ?

Comme l'intelligence, le caractère n'est en aucune façon

le monopole d'une classe sociale déterminée. La hiérarchie militaire ne devrait en aucune mesure être fermée a priori aux élites des classes sociales dites inférieures (cette expression, toujours impropre, est encore plus déplacée ici qu'ailleurs). Empressons-nous de souligner que nous savons, par plusieurs exemples, que ce n'est pas le cas. N'en demeure pas moins que l'intérêt de notre armée commande que l'on ne confonde pas exagérément culture et intelligence, culture et caractère. Il importe peu à une troupe qu'un chef *subalterne* ait lu Polybe (l'aurait-il fait, tant mieux !); lui importe par contre qu'elle soit certaine d'être comprise, qu'elle sache pouvoir le *suivre* en toute confiance, qu'elle se sente commandée, moralement et techniquement. C'est cette idée-là que devraient constamment garder présente à l'esprit les responsables du recrutement de nos cadres, officiers de troupes et officiers instructeurs. Lourde responsabilité que la leur, s'ils veulent bien, avec Quinton, se souvenir que les soldats payent de leur vie les erreurs de l'avancement...

Recrutées selon ces normes, les seules justes selon la logique et le bon sens, nos cadres affronteront alors nos écoles d'avancement. Nous abordons un nouvel aspect du problème : la formation des cadres, l'instruction qui devra leur être donnée.

* * *

« Un chef », avait dit Saint-Exupéry, « c'est celui qui nous attire... » Le don « d'entraîner » relève du caractère. Mais, comme le constatait il y a quelques années encore le maréchal Juin, il n'est pas possible de refaire en quelques mois un caractère forgé par vingt années de société. Tout au plus, sera-t-on à même d'en éveiller certains aspects à l'état de léthargie, d'en fortifier d'autres ; les écoles de cadres, dans la mesure du possible, s'y emploieront. Cependant, si aucune disposition préalable n'existait chez le sujet, les efforts seront très certainement vains... On voit l'importance que revêtent dès lors l'analyse et l'appréciation du caractère du candidat chef par

ceux qui assument la responsabilité de son envoi aux écoles d'avancement.

Le don d'entraîner ne ressort cependant pas *uniquement* du caractère. Il naît également de la confiance qu'engendrent dans une troupe les connaissances techniques, tactiques et l'habileté manœuvrière du chef. Ce sont ces points surtout que les écoles de cadres s'efforceront de développer.

La formation dans les écoles de cadres visera donc à :

- développer le caractère
- inculquer les connaissances techniques.

« La force de la cité », s'exclame Thucydide, « n'est pas dans ses remparts ni dans ses vaisseaux, mais dans le caractère des hommes ! » Pensée que complète cet aphorisme que nous devons au grand Frédéric : « Une armée vaut ce que valent ses cadres ».

Le caractère de l'aspirant-chef devra être trempé dans les écoles de cadres. Tout concourra donc à ce but et, en premier lieu, la *rigueur de la discipline* qui lui apprendra à se dominer, à se vaincre — la plus difficile des victoires. Alexandre Beck met dans la bouche de l'un de ses personnages, officier général, cet avertissement si frappant et qui devrait nous rester au souvenir : « C'est quand on a pitié des hommes qu'on est précisément le plus impitoyable. La victoire se forge avant la bataille. Instruction dure — combat facile. N'ayez jamais pitié de vos hommes avant la bataille, mais au combat, épargnez-les le plus possible ».

Il serait peut-être bon que nous fassions ici un bref examen de conscience. Nos procédés d'éducation ont heureusement évolué depuis quelques années ; ils se sont, en particulier pour les écoles d'officiers, radicalement modifiés si l'on veut bien se souvenir de ce qu'ils étaient il y a trois lustres. Il y aurait cependant danger à laisser maintenant cet adoucissement aller s'accroissant. La limite aujourd'hui atteinte ne saurait inconsidérément être reculée, ceci dans l'intérêt même de tout notre corps d'officiers et de sous-officiers, de sa valeur, mais aussi de son prestige. De ce prestige qui « chez les chefs inférieurs,

fait seul la discipline » pensait Ardant du Picq, et qu'il est si urgent de rehausser ... Gardons-nous de croire qu'une diminution de la rigueur de la discipline ou des difficultés physiques puisse aujourd'hui attirer des éléments jeunes et enthousiastes à la cause de notre armée. L'homme ne déteste pas être conduit durement, et le croire, c'est faire fausse route. Le chef qui a franchi un échelon de la hiérarchie militaire, celui qui sort d'une école d'avancement veut être conscient d'avoir accompli une performance. Lui enlever cette satisfaction, c'est le tromper et diminuer son nouveau grade dans sa propre estime, porter en quelque sorte atteinte à la confiance qu'il doit avoir en son droit de commander. On raconte que le cardinal Maury, à qui quelqu'un demandait : « Vous vous estimez donc beaucoup, Monseigneur ? », aurait répondu : « Très peu quand je me considère, beaucoup quand je me compare ». Confiance en sa propre valeur, présomptueuse peut-être, mais sans aucun doute profondément favorable à l'exercice du commandement. Et pour imposer au chef cette indispensable confiance en lui-même, les difficultés considérables et heureusement surmontées d'une école d'avancement demeurent l'un des procédés les plus valables et les plus efficaces.

Le caractère du candidat chef devra, en outre, être profondément marqué par *le sérieux des programmes d'instruction, par l'organisation rationnelle du travail* dans son école de cadres. Formé, et de retour à son unité, le chef y travaillera, en effet, dans la majeure partie des cas, selon les méthodes qui lui auront pratiquement été démontrées. Il subira donc là une influence qui sera déterminante pour son existence entière et dont se ressentira fatalement l'instruction des hommes, peut-être un jour des chefs qui lui seront confiés.

Considérons enfin cet autre aspect du caractère du chef qui devra être développé : *la fierté du commandement, la joie de servir*. « Ce n'est pas l'importance du commandement qui fait votre grandeur », disait Foch, « c'est la façon dont on commande ». Nos jeunes cadres devraient être encore davantage éveillés, par l'instruction qui leur est donnée, à la véritable

grandeur de leur mission. On doit éviter la tendance qui voudrait en faire de parfaits techniciens de leur métier, sans insister assez sur le côté humain — le plus grand — de la carrière de chef qui s'ouvre devant eux. L'erreur est de taille et témoigne d'un oubli des valeurs morales qui se trouve être l'une des caractéristiques de notre époque. Chaque école de cadres devrait être placée sous le signe de cette citation de Robert de Traz : « Il n'y a pas de plus bel artiste que l'officier. L'officier crée son soldat comme le sculpteur façonne une statue, mais il a l'incomparable privilège de travailler sur la matière vivante. Il ne fait pas que l'instruire ; il le forme à son image, lui impose le signe de sa volonté et de son idéal ». Conception saine à laquelle il est temps de revenir. Conception enfin qui trouve sa plénitude d'expression dans ce mot d'un de nos historiens militaires : « On n'embrasse pas la carrière des armes, on s'y consacre. C'est une vocation ».

C'est aussi pour une part à la confiance que susciteront ses connaissances techniques que le chef devra d'être suivi sans hésitation par ses hommes. Connaissances techniques indispensables et qui lui seront inculquées tout au long de ses écoles d'avancement. Une anecdote que nous rapporte le colonel Louis Couchepin est, à cet égard, parfaitement caractéristique : « Il y a, paraît-il, nombre d'années, un major conduisant un jour son bataillon dans les forêts du Jorat s'était égaré et le faisait tourner en rond dans le brouillard. Ayant appris que la dernière compagnie avait formé les faisceaux et ne suivait plus, il dépêcha son adjudant au galop vers le capitaine. Et celui-ci — une figure pittoresque de montagnard valaisan — de répondre, avec un magnifique accent du terroir : « Allez dire au major que la compagnie reprendra sa place dans la colonne la prochaine fois que le bataillon repassera ici ». L'historiette — véridique — est jolie ; toute l'autorité d'un chef s'écroule lorsque son incapacité technique éclate aux yeux de ses subordonnés. Quelle conclusion en tirer, si ce n'est le sérieux à apporter à la formation pratique de nos cadres ? Nous croyons pouvoir dire qu'aujourd'hui le possible est partout fait dans notre

armée. Mais empressons-nous de préciser qu'il ne s'agit pas là seulement d'une question d'enseignement, de programme de nos écoles d'avancement. Il s'agit encore et surtout d'un problème qui est strictement personnel à chaque chef, tout premier responsable de sa propre formation. L'instruction répartie par nos écoles est solide, logiquement dosée et distribuée ; elle est normalement calculée sur le niveau intellectuel moyen de nos candidats chefs. A eux — et il est indispensable de le leur inculquer dès leurs écoles militaires — d'utiliser au maximum les bases sérieuses ainsi acquises pour travailler et développer leurs connaissances militaires. Il n'est pas facile de préparer, en pleine paix, une armée à affronter l'expérience du feu. Seuls y parviendront des cadres (à tous les échelons) dont le sens critique, doublé d'une solide imagination, s'alliera à une connaissance profonde des expériences de la guerre fondée sur l'étude des campagnes les plus récentes. « Connaissances toutes théoriques », s'exclament d'aucuns, « et qui, comme telles, nous plongent dans un état d'infériorité qui nous sera très probablement fatal ... ». N'exagérons rien et invitons nos interlocuteurs à se souvenir que, dans toutes les armées qui nous entourent ¹, les cadres et la troupe entre 20 et 32 ans — l'élite et les cadres subalternes — se trouvent exactement dans notre situation et réduits, comme nous, à puiser leur savoir dans les expériences de leurs aînés ; trop jeunes en 1945, eux non plus ne connaissent pas le feu ; et, en cas de conflit, ce seraient eux qui supporteraient le choc. Notre situation n'est pas beaucoup plus défavorable. Elle nous impose, en tout cas, une étude serrée des conditions du combat moderne, tel que l'ont vécu les combattants des derniers conflits. Moltke écrivait dans ses « Questions de tactique appliquée » : « Il faut que l'étude de l'histoire militaire nous fasse profiter de l'expérience d'autrui ». Aphorisme brutalement adapté par Bismarck : « Les idiots ne se fient qu'à leurs propres expériences ; je préfère, moi, profiter de celles des autres ».

¹ Faisons exception pour une partie des forces françaises.

Les moyens mis à disposition de nos cadres pour parfaire leur formation entre les périodes de service sont nombreux. Les sociétés d'officiers et de sous-officiers en sont un aspect. Regrettons en passant que le rôle profond et véritable de ces organisations ne soit pas plus nettement présenté, défini, aux élèves de nos Ecoles de cadres qui ne savent souvent pas voir dans les travaux qu'elles leur proposent la continuation *normale* et *volontaire* de leur instruction militaire. Instruction toute théorique, peut-être, mais parfaitement nécessaire, connaissances indispensables acquises par une étude consciencieuse. Qu'un fossé les sépare de l'expérience pratique, rien de plus certain, mais peu importe.

* * *

Il n'est pas possible de traiter du recrutement et de la formation des cadres sans aborder la question, aujourd'hui si controversée, de la durée des écoles d'avancement. De longues années durant, l'organisation actuelle est apparue parfaitement rationnelle, nullement exagérée — loin de là — et l'on admettait même que les durées légales des services d'avancement ne constituaient guère, eu égard à ce qui se faisait dans les armées voisines, que des minima indispensables. Appelé à acquérir des grades, le citoyen faisait l'effort qui lui était demandé. Le problème de la « pénurie des cadres » ne se posait pas.

Et voilà que, tout à coup, les aspirants sous-officiers et officiers se font rares. On nous explique : les charges sont aujourd'hui trop lourdes, les sacrifices trop importants ; il ne peut décemment plus être demandé à nos élites des renoncements aussi considérables, des sacrifices de temps et d'argent aussi lourds...

Cette affirmation ne laisse pas de surprendre si l'on veut bien songer que les conditions économiques sont bien plus favorables aujourd'hui qu'il y a une quinzaine d'années. Les mêmes sacrifices demandés actuellement à nos cadres étaient

demandés, dans des conditions autrement plus pénibles, à leurs aînés ; et l'on ne parlait pas d'impossibilité. Constatons-le : quelque chose a changé. Mais quoi ?

Le remède proposé — nous le connaissons — est aussi vieux que les armées nationales : pour ne pas rebuter nos candidats-chefs, diminuons les prestations de service. Il faut relever immédiatement que si cet allègement correspondait à une simplification de l'instruction technique au cours de ces dernières années, il serait parfaitement justifié. Mais, à vrai dire, la constatation s'impose que l'instruction est plutôt allée se compliquant et que si l'on voulait adapter proportionnellement les temps à la complexité croissante des travaux à exécuter, force serait probablement de demander un prolongement des écoles de cadres...

Loin de nous l'idée de mettre en doute la valeur des motifs qui écartent nos élites des écoles d'avancement : les sacrifices qui leur sont demandés sont certainement importants. Reste à savoir dans quelles mesures les diminutions proposées des « charges » des cadres pourront remédier à la pénurie de chefs. Les quelques jours péniblement prélevés ici et là — à quel prix et sous quels risques ? — suffiront-ils à déclencher une vague, on n'ose dire de « vocations » ? L'avenir nous le dira.

Quoi qu'il advienne de ces tentatives de diminuer les prestations de service de nos candidats-chefs, elles n'en constitueront pas moins un signe inquiétant. Il est trop facile d'attribuer ce désintéressement des élites pour la chose militaire à la fatigue suscitée par la lourdeur des charges légales. Avons-nous le droit — honnêtement — d'user exagérément du mot « sacrifice » dans un pays qui n'a pas connu la guerre, en pleine prospérité, dont, par rapport au revenu national, le budget militaire est l'un des plus bas du monde, dont les périodes de service militaire sont de loin les plus courtes qui soient ? L'effort demandé à nos jeunes aspirants sous-officiers et officiers est un fait, mais sa lourdeur, comparée à celle du renoncement imposé aux élites des nations du monde entier

apparaît bien relative. La pudeur même devrait nous faire hésiter à en trop parler...

Signe inquiétant, disions-nous, que cette réticence de nos jeunes devant un service prêté dans des conditions relativement favorables. En effet, comme l'Etat, l'Armée n'est pas une fin en soi. « L'une et l'autre », disait von Seeckt, « ne sont que les formes à travers lesquelles un peuple manifeste sa volonté de vivre et de durer ». Cette dérobade de nos jeunes élites devant leurs responsabilités atteint, à travers notre armée, aux sources vives du pays ; ce n'est ni leur courage, ni leur patriotisme que nous mettons en doute, mais c'est leur compréhension des intérêts vitaux de notre peuple.

Car c'est là que se trouve le nœud véritable du problème : la notion de sacrifice nous est devenue un concept parfaitement abstrait. Alors que les pays qui nous entourent ont éprouvé dans leur chair même les affres de la tourmente, nous n'en avons rien connu ; nous avons échappé à ce terrible bain de sang, nous ne connaissons rien des vraies souffrances qui ont été les leurs. Et lorsque nous parlons sacrifices, nous n'entendons pas la même chose qu'eux. Pour nous, sacrifice égale un peu d'argent, quelques semaines de service ; pour eux, sacrifice signifie des millions de morts, le pays couvert de ruines, l'écroulement de l'économie nationale. Et nous vivons aujourd'hui en fonction de la conception qui est la nôtre dans un monde qui vit selon celle qui est la sienne.

Le remède, nous ne pensons pas que nous le trouverons dans une diminution des « prestations » de quelque nature qu'elles soient, ce qui reviendrait à étriquer davantage encore la conception que la jeunesse doit avoir du sacrifice dû à l'intérêt national. Le remède, nous le trouverons seulement dans un retour aux vraies valeurs, dans une prise de conscience de l'élite de notre jeunesse reconnaissant les voies véritables de l'intérêt du pays.

* * *

Susciter cette prise de conscience est aujourd'hui le problème le plus urgent qui se pose aux élites suisses. Terrain d'action combien vaste que celui-là et qui s'ouvre aux activités de nos grandes Sociétés nationales. Nous pensons aux possibilités d'organismes comme la Société suisse des officiers, la Société suisse des sous-officiers, la Société suisse des carabiniers, et à d'autres encore, nombreuses, dont les campagnes dirigées, concertées, seraient peut-être à même de provoquer le choc aujourd'hui nécessaire pour faire échec à l'indifférentisme grandissant de la jeunesse face à nos problèmes les plus vitaux. Tâche d'orientation nationale, d'information, on devrait dire d'éducation (ou de rééducation ?) à laquelle devraient dorénavant collaborer tous ceux qui se sentent une responsabilité dans la formation de la jeunesse, donc dans le destin du pays.

Nous rêvons — est-ce donc si utopique ? — d'un mouvement spontané semblable à l'« Armée et Foyer » des années menaçantes du dernier conflit, mais naissant, non plus d'une décision officielle, mais d'une réaction de la conscience de nos élites.

Nous rêvons d'un mouvement qui porterait témoignage de l'œuvre à sauvegarder, car c'est actuellement de cela qu'il s'agit, dans nos écoles, nos collèges et nos universités.

Nous rêvons d'un mouvement qui naîtrait non seulement de nos milieux dirigeants civils et militaires, mais qui serait aussi, peut-être même surtout, le fait du meilleur de nos jeunes officiers.

Nous rêvons d'un mouvement auquel notre grande presse et nos ondes donneraient sans compter ses moyens d'expression.

Nous rêvons d'un renouveau national qui pousserait nos jeunes à assumer loyalement leur rôle de citoyen en acceptant le poids des charges militaires, conscient, selon la grande parole de Saint-Exupéry, qu'il n'y a pas absurdité à chercher dans la qualité de leurs contraintes, la qualité de leur liberté, comme dans la qualité du courage de l'homme en guerre, la qualité de son amour.

« Seul l'Esprit, s'il souffle sur la glaise, peut créer l'homme. »

Premier-lieutenant M.-H. MONTFORT